



## UNE APPROCHE DE L'HISTOIRE LOCALE (SUITE)

"Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens !" La phrase imputée à Amaury est peut-être apocryphe, mais elle est la juste image de la réalité et, ajoutent R.C. GUILLOT et les autres historiens déjà cités, tous les habitants furent tués sans merci ; les matrones, les jeunes filles, les enfants au berceau, les vieillards, les malades, les prêtres calice en main au pied de leurs autels. Génocide complet, pas un n'en ressortit vivant.

Arnaud-Amaury écrit aussitôt au pape Innocent III : "les nôtres n'épargnant ni le sexe, ni le rang, ni l'âge, ont passé par l'épée, vingt mille personnes ; après un énorme massacre des ennemis, toute la cité a été brûlée et pillée, la vengeance de Dieu a fait merveille".

Le sac de Béziers anéantit tout espoir de rallier à la Croisade les catholiques du Midi, mais il terrifie l'Occitanie (ce que recherchait Amaury) et à mesure que l'armée progresse, des seigneurs effrayés viennent protester de leur allégeance et livrer leurs châteaux ; d'autres abandonnent leurs demeures et fuient dans la montagne ou dans les bois avec leur famille et leurs vassaux.

Après la chute de Carcassonne et la prise de quelques seigneuries importantes, la mise aux fers et empoisonnement au bout de trois mois de Trencavel, jeune héros de vingt quatre ans qui était l'âme de la résistance et qui fût victime d'une trahison à son égard de la part de ses pairs, les croisés marquant un temps d'arrêt procèdent au partage des dépouilles.

Le légat offre les terres de Trencavel successivement au duc de Bourgogne aux comtes de Nevers et de Saint-Paul qui tous refusent. Beau geste mais qui ne leur coûte guère, car ils sont déjà puissants et riches. Simon de Montfort a moins de scrupules, il accepte les vicomtés de Béziers et de Carcassonne et est élu Chef de la Croisade. Quant à Arnaud-Amaury, il s'est ainsi que ses amis, servi généreusement ; il est maintenant évêque et duc de Narbonne, des Vaux de Cernay, Evêque de Carcassonne.

Simon de Montfort le nouveau Chef des Croisés, est âgé de quarante cinq ans, divers historiens le dépeignent avide, cruel, ambitieux et sans scrupules. Au demeurant zélé catholique, d'une intelligence à la mesure de sa cruauté et, surtout, l'un des plus grands capitaines de son temps.

Sa cruauté que le pape lui-même lui reprochera plus tard, est immense : à Bram qui lui a résisté trois jours, il fait arracher les yeux, couper le nez et la lèvre supérieure aux cent hommes de la garnison. A un seul l'on conserve un œil pour qu'il puisse conduire ce troupeau misérable jusqu'à Cabaret à titre d'exemple !

L'exemple porte, quelques châteaux se vident de leurs habitants, Simon s'avance dans le désert ; à la fin de 1209 il a pris quarante places fortes et s'est taillé son nouveau fief à coups d'épée. Mais il le reperd aussi vite qu'il l'a conquis. En effet, la mort de Trencavel a provoqué l'indignation générale et les Occitans se soulèvent.

Au printemps de 1210, Simon de Montfort avec Arnaud Almaric, vont reprendre l'offensive, s'emparer de quelques nids d'aigles où se sont réfugiés des Parfaits et des Parfaites, et regagner ce qu'il a perdu.

Tour à tour ces forteresses succomberont et généralement vaincues par la soif comme à Carcassonne. A Minerve, Amaury joue les magnanimes "tous les habitants qui voudront se réconcilier avec l'Église, auront la vie sauve". Et, comme certains croisés s'indignent de tant de clémence : "ne craignez rien leur dit le légat, bien peu se convertiront".

Il y avait en ville deux communautés de Parfaits, l'une d'hommes, l'autre de femmes, cent quarante personnes en tout. Aucun n'abjura et ils se précipitèrent eux-mêmes dans les flammes entonnant en mourant le vieux chant du Bouvier. Trois femmes furent sauvées par Mathilde de Garlande qui obtint leur grâce.

Le moment est venu pour Innocent III d'exécuter la seconde partie de son plan : abattre le comte de Toulouse ; il envoie donc un nouveau légat Thédise chargé de convoquer Raimond VI à Arles pour qu'il s'explique sur le meurtre de Pierre de Castelnau. Le comte s'y rend, la conscience nette, sûr de pouvoir se disculper aisément. Mais on refuse de l'entendre.

Mieux on subordonne l'absolution de ce crime, dont Raimond n'est pas l'auteur, à l'acceptation par lui d'un diktat qui supprime en fait l'indépendance languedocienne : on lui demande en effet de raser toutes les forteresses de ses États, de licencier ses armées que remplacera une police formée de croisés français et entretenue à ses frais. Ses chevaliers résidant en ville devront se retirer à la campagne comme les vilains ; quant à lui même il lui faudra partir en Terre Sainte et y rester autant qu'il plaira aux légats.

C'est une provocation pure et simple, des conditions infamantes et inacceptables qui équivalent à une déclaration de guerre. Raimond part, sans prendre congé, rentre à Toulouse et fait lire le texte du diktat au peuple assemblé et à tous ses vassaux. Tout le pays d'Oc est unanime : plutôt la guerre.

Les légats n'attendaient que cela : le 6 février 1211, ils excommunient à nouveau Raimond VI et déclarent ses terres en proie, décision confirmée quelques jours plus tard par le pape Innocent III. C'est alors la ruée sur l'Agenais.

Après avoir dévasté Tournon, Simon de Montfort s'empara de Marmande, Tonneins, Gontaud, Biron et Penne, cette dernière ville assiégée depuis le 3 juin 1212, capitula le 25 juillet vaincue comme beaucoup d'autres par la soif. Jules Andrieu nous dit dans son "Histoire de l'Agenais" qu'à cette époque Casseneuil résista alors à une nouvelle tentative.

A la fin de l'année 1213 le Chef des Croisés dû se rendre en Provence et une fois de plus, profitant de son absence, les places conquises se soulevèrent, aussi Montfort ne tarda pas à réparaître en Agenais et commença par prendre et raser le .château de Montpezat, où quelques chevaliers s'étaient fortifiés. Les soumissions se produisirent alors nombreuses.

Seules les villes de Marmande et de Casseneuil semblaient vouloir résister. A l'approche des croisés, les Marmandais s'enfuirent à la Réole par la Garonne, et la garnison réfugiée dans une tour, obtint de sortir la vie sauve. La ville fût livrée au pillage, mais ne fût pas rasée, Montfort préférant conserver pour lui une place forte aux frontières de l'Agenais.

Ces prouesses, ajouta ANDRIEU, valurent au doux chef catholique une confirmation de possession de l'Albigeois, du Rouergue, du Quercy et de l'Agenais par une charte du cardinal-légat Robert de Courçon, datée de Sainte-Livrade (juillet 1214) durant le siège de notre ville.

Voulant enfin réduire le dernier bastion du catharisme en Agenais, il vint le 28 Juin 1214, assiéger Casseneuil un de plus importants foyers d'hérésie, dont les habitants étaient traités de parjures et de scélérats en raison de leur obstination à rester fidèles au comte de Toulouse.

En effet, ils avaient déjà deux fois embrassé la cause catholique, et deux fois ils l'avaient trahie pour se jeter dans le parti des Albigeois. Ils venaient de se révolter une troisième fois sous l'instigation de leur seigneur Hugues de Rovinha.

Casseneuil dont Raimond VI était suzerain, appartenait ainsi que le château d'Hauterive, à Hugues de Rovinha (ou Rovignan) frère de l'évêque d'Agen, Arnaud de Rovinha. Ancien compagnon de Simon de Montfort, il avait rallié la cause cathare, il accourut à l'arrivée des Croisés.

Cette place très forte avait une garnison gasconne commandée encore par Seguin de Balencs et exigeait un véritable siège. Montfort appela son fils Amaury à l'aide avec d'autres troupes et en attendant, se bornant à cerner la ville, il s'empara des châteaux de St-Amand, Galapian, Dolmayrac et détruisa toute la contrée. Dès que les renforts furent arrivés, le siège commença avec l'emploi de toutes les ressources militaires de l'époque.

Casseneuil était une place bien fortifiée : en effet entourée d'eau par Le Lot, La Lède, et à l'Est par un grand fossé qui faisait communiquer les deux rivières. Ce fossé nous dit Jean CAUBET dans son ouvrage "Les Cathares en Agenais" avait soixante quinze pieds de large (vingt quatre mètres cinquante) et quarante cinq pieds de profondeur ( quatorze mètres cinquante).

Partant de la Lède, ce fossé qui en raison de ces dimensions était plutôt une rivière artificielle passait à l'emplacement du magasin de chaussures Testut et de la Maison de la Presse, se dirigeant vers le Lot, il occupait l'emplacement des maisons qui bordent les Promenades : boucherie Robiquet, quincaillerie Jacques, etc .... ainsi qu'une partie de la chaussée et rejoignait la rivière au pied d'un puissant fort, dont les fondements avaient une épaisseur de quinze pieds (près de cinq mètres) vers 1819.

Monsieur LACOMBE, ancien maire de Casseneuil a pu en examiner une partie et le mentionne dans sa monographie, ce fort était situé à l'emplacement de la maison de Mme BARBARICHE.

Du côté de la Lède, au départ du fossé se trouvait le fort Saint-Jean, imposante forteresse dont on voit le restant de deux tours au bord de la rivière (atelier de Mme Testut, et maison de M. Max Fauvel, ancienne maison Dulac).

Une porte munie d'un pont levis et défendue par des tours avec mâchicoulis permettait l'entrée en ville. Il existait aussi une deuxième entrée fortifiée avec un autre pont-levis au pont Saint-Joseph. Une importante forteresse se trouvait à l'emplacement de l'internat Saint-Pierre, que les Casseneillois connaissent sous le nom de "couvent".

Un autre fort était situé près de l'embouchure de la Lède, à l'angle formé actuellement par la route qui descend de la place Saint-Martin et celle qui va vers l'ancienne usine, enfin de hauts et puissants remparts ceinturaient la ville où l'on ne pénétrait que par les deux portes déjà citées.

Tout cela explique les mesures que dût prendre Simon de Montfort pour assiéger une ville si fortement défendue.

Pierre de Vaux de Cernay, historien de la croisade, en a fait un compte rendu destiné au Pape et cité dans la PATROLOGIE LATINE de MIGNE, tome CCXII<sup>O</sup>, colonnes 685 à 690 ; de ce récit traduit en français et que Monsieur le Curé de Casseneuil a bien voulu nous confier.

Nous allons citer textuellement ce qui concerne notre ville ; nous verrons aussi que cet historien qui suivait la Croisade, grand admirateur de Montfort, manque parfois d'impartialité dans ses commentaires.

Dans sa lettre dédicatoire adressée au pape Innocent III, l'auteur dit : "... que votre Sainteté, bon Père, considère cela comme certain, parce que, bien que je n'aie pu atteindre dans son développement tout ce qu'il m'est arrivé de raconter dans cet ouvrage, tout ce que j'ai écrit est vrai, car je n'ai rapporté en aucun endroit que ce que j'ai vu de mes yeux ou que j'ai entendu de la part de personnes de grande autorité et entièrement dignes de foi ...".

Voici le résumé du texte latin de la colonne 686 : "... après avoir fait détruire les fortifications de Marmande ne laissant que la plus haute tour, le comte de Montfort revint à Agen ; mais il y avait la place très noble et très forte de CASSANOLII (Casseneuil) sur ce territoire d'AGINNENSI (Agen) ; placée au pied d'une colline (le Pennayrat) dans une plaine très agréable, elle était entourée d'une enceinte d'eau courante et de rochers naturels.

Cette place était le siège d'une secte d'hérétiques, et l'un des principaux. Cela depuis longtemps. Les hommes de cette forteresse étaient en majeure partie voleurs et parjures, couverts d'iniquités et de péchés de tout genre ; car, ayant été assiégés deux fois, et s'étant rendus à la Chrétienté (à l'armée des Croisés) maintenant encore et pour la troisième fois ils essayèrent de lui résister, ainsi qu'à notre comte.

Le seigneur, maître de cette place, était Hugues de Rominiac frère de l'évêque d'Agen ; il avait été familier et ami du comte, mais en cette année, ayant rompu tout lien de familiarité et de fidélité, par trahison, il s'était éloigné de Dieu et du célèbre comte (de Montfort). Dans cette place forte, s'était aussi rassemblé un grand nombre d'autres traîtres.

Le noble comte de Montfort arriva donc avec son armée devant la place, la veille de la fête des Apôtres Pierre et Paul (28 Juin 1214) et organisa fermement le siège d'un côté sur la colline, car son armée ne suffisait pas pour assiéger la place forte de tous les côtés.

Quelques jours après, le comte fit construire des machines pour démolir les murs de la forteresse ; alors ces machines (des pierrières) lançant fréquemment des pierres et sur les murs et dans la place, en peu de temps beaucoup de maisons furent démolies.

Au bout d'un certain temps, d'autres croisés étant arrivés, le comte descendit de la colline (de Penneyrat) et fixa ses tentes dans la plaine, près du camp, ayant avec lui une partie de l'armée, tandis qu'un certain nombre de soldats restaient sur la colline avec le très noble et très probe Amaury, jeune fils du comte, et le vénérable évêque de Carcassonne Guy (il était l'oncle de P. de Vaux de Cernay l'auteur de ce récit) qui remplissait en ce lieu l'office de légat, et travaillait très instamment et très efficacement au siège et à la prise de la forteresse.

Or dans la plaine où il s'était placé, le comte fit construire d'autres pierrières, lesquelles jour et nuit jetaient des pierres sur les murs de la place forte et ainsi affaiblissaient beaucoup l'ennemi.

Une nuit, vers l'aurore, un certain nombre d'adversaires étant sortis de la place, ils gravirent la colline afin d'attaquer vivement et avec ensemble l'armée ; arrivés à la tente où dormait Amaury le fils du comte, ils se jetèrent sur lui avec force pour le capturer ou le tuer s'ils pouvaient ; mais les nôtres accoururent et harcelant courageusement les ennemis, ils les forcèrent à retourner dans leur place forte.

Pendant que cela se passait au cours de ce siège, le roi d'Angleterre Jean (Jean sans Terre) se plaignait de l'exhérédation de son neveu Raimond (le futur Raimond VII) fils du comte de Toulouse, et enviait nos heureux succès.

Il s'avança donc près de ces régions, vers la ville de Périgueux, ayant avec lui une très grande armée, car s'étaient réfugiés auprès de lui de nombreux ennemis, qui par suite de leurs fautes avaient été par un juste jugement de Dieu, privés de leurs biens. Il les reçut et les garda longtemps, non sans scandaliser beaucoup de gens, ni sans porter préjudice à sa propre renommée.

Or ceux qui étaient assiégés dans la forteresse envoyaient de nombreux messages au roi susnommé, afin de lui demander du secours ; de son côté il les encourageait beaucoup par des envoyés et des promesses. Qu'ajouter encore ? Une rumeur déjà très répandue se propagea dans notre camp que le roi souvent cité, voulait se jeter sur nous et il l'aurait peut-être fait s'il avait osé.

Mais le très courageux comte de Montfort ne fut troublé en rien par ce que l'on disait, au contraire il proposa avec fermeté que si le roi voulait se jeter sur l'année, il ne mettrait pas fin ·· au siège pour cela, mais que prenant sa défense et celle des siens, il combattrait contre lui. Le roi cependant, usant d'un sage conseil, n'essaya rien de ce que l'on racontait et qu'il s'était peut-être proposé d'accomplir.

On ne doit pas taire non plus que le cardinal légat du siège apostolique, maître Robert de Courçon, vint à l'armée pendant le siège de Casseneuil, et, restant là peu de jours, il travailla autant qu'il pût, comme un homme de bonne volonté au siège de la place ; mais les devoirs de la légation qui lui était confiée le rappelant ailleurs, il ne resta pas jusqu'à ce que la forteresse fût prise.

Nos soldats donc travaillaient à ce siège, tandis que les murs de la forteresse étaient en grande partie détruits par le jet des machines pierrières.

Une nuit, le comte ayant convoqué les principaux de l'armée et un maître charpentier, il demanda à cet ouvrier comment nos soldats pourraient s'approcher des murs et prendre la place d'assaut, car il y avait entre l'armée et la forteresse une eau profonde qu'il fallait traverser si nos soldats voulaient arriver aux murs, et il n'y avait pas de pont en cet endroit parce que nos adversaires l'avaient démoli dans sa partie extérieure, avant notre venue.

Nombreux étaient ceux qui parlaient beaucoup ; enfin suivant le conseil dudit ouvrier, ils s'accordèrent en ce qu'on ferait un pont de bois et de claies, qui par une habileté admirable serait poussé sur de grands tonneaux et à travers les eaux, porteraient les nôtres de l'autre côté.

Aussitôt, le vénérable évêque de Carcassonne, qui, afin de progresser plus avant, travaillait nuit et jour dans tout ce qui était nécessaire pour le siège, convoqua la multitude des croisés et fit apporter du bois en abondance pour faire le pont.

Après que le pont fut fait, les nôtres s'armèrent et se préparèrent à l'assaut. Poussant le pont, ils arrivèrent jusqu'à l'eau, mais bientôt, dès que le pont eut touché l'eau, à cause de son poids et parce que la rive opposée de l'eau était élevée, il glissa vers le fond si violemment qu'on ne put le retirer ou le relever en aucune façon ; et ainsi tout notre travail pour ce pont fut détruit en un moment.

Mais après quelques jours, les nôtres construisirent un pont d'une autre manière afin de voir s'ils pourraient ainsi traverser l'eau ; ils préparèrent aussi quelques petits bateaux grâce auxquels, quoique sans ensemble, une partie des nôtres passerait.

Tout étant prêt, les nôtres s'arment, tirent le pont vers l'eau tandis que les autres montent dans leurs petits bateaux. Or ceux de la place, ayant beaucoup de pierrières, jetaient des pierres avec beaucoup d'empressement et de force contre les nôtres.

Que dirai-je de plus ? Les nôtres projettent leur pont sur l'eau, mais cela ne les avança en rien parce que ce tout petit pont était trop court et entièrement insuffisant. Ce fût pour les nôtres un sujet de tristesse et d'abattement ; pour les ennemis de satisfaction et de transports de joie.

Très opiniâtre cependant, le comte à la suite de ce qui est arrivé, ne conçoit nul désespoir ; il appelle ses ouvriers, les console et leur ordonne de prendre leurs dispositions pour préparer des machines afin de passer l'eau.

Alors le maître des ouvriers imagina un admirable et inouï modèle de machine : il fit en effet apporter des pièces de bois longues et en grand nombre, puis en premier lieu fit construire sur les plus grandes pièces une sorte de maison en bois, spacieuse, ayant un toit fait avec des claies, non pointu, mais plat, ensuite sur le milieu du toit, il éleva comme une tour très haute, avec des bois et des claies, dans laquelle étaient en haut cinq réduits où pourraient se tenir les balistiers.

Après cela, autour de cette baliste et au dessus du toit dont on a déjà parlé, il fit une sorte de mur en claies, où pourraient se tenir beaucoup des nôtres qui défendraient la tour ; ils auraient là beaucoup d'eau dans de grands récipients afin de pouvoir éteindre les feux, si les ennemis les projetaient sur la baliste ; pour cela aussi c'est à dire pour que les ennemis ne puissent incendier cette machine, l'ouvrier la fit toute recouvrir du côté avant, avec des peaux de bœuf.

Tout étant donc prêt, les nôtres commencèrent à tirer et à pousser la machine vers l'eau ; les ennemis alors avec leurs pierrières jetaient sur elle et très souvent de grandes roches, mais par la grâce de Dieu, elles nuisaient très peu ou même pas du tout.

Comme ils poussaient la machine jusqu'à l'eau les nôtres portèrent dans des corbeilles de la terre, du bois et d'autres choses de ce genre pour le jeter dans l'eau ; ceux qui étaient sous le toit inférieur à l'abri et sans armes remplissaient le fossé ; les balistiers et les autres qui étaient dans les constructions supérieures contenaient l'assaut des ennemis.

Or, une nuit, les adversaires remplirent un petit bateau avec du bois sec, des viandes salées, de la graisse et d'autres matières inflammables, voulant le pousser jusqu'à notre machine afin de la brûler, mais ils ne purent le faire, car nos serviteurs brûlèrent ce petit bateau.

Qu'ajouterais-je encore ? Les nôtres travaillaient à remplir le fossé et ainsi notre machine passait à sec et sans dommage, car plus ils emplissaient le fossé, plus ils poussaient la machine en avant.

Un certain jour de Dimanche, les adversaires voyaient que la machine avançant, le péril d'être pris les menaçait, ils mirent le feu à la baliste ; mais les nôtres l'éteignirent avec de l'eau, et les ennemis ne purent rien faire, déjà en effet les nôtres et les adversaires étaient tout proches et s'attaquaient mutuellement à la lance.

Notre comte alors, craignant que les adversaires ne brûlassent de nuit la machine, ce même dimanche vers le soir, fit armer tous les siens et au son des trompettes, les fit appeler à l'assaut.

Or, l'Evêque de Carcassonne et les clercs qui étaient avec lui dans l'armée, se réunirent en un lieu plus élevé près de la place pour implorer le ciel et prier pour les nôtres qui combattaient. Bientôt donc, les nôtres faisant entrer la baliste, et en rampant sur les claies antérieures, avec un grand courage, ils passèrent le fossé.

Pendant ce temps, nos clercs chantaient avec la plus grande dévotion le "Veni créator Spiritus". Les adversaires voyant que les nôtres faisaient irruption, se retirèrent dans leurs murs et commencèrent à harceler vivement les nôtres par un jet abondant de pierres par-dessus le mur.

Les nôtres alors, parce que la nuit approchait et qu'ils n'avaient pas d'échelles, ne purent gravir les murailles, mais s'arrêtant entre les murs et le fossé dans une toute petite plaine, ils détruisirent en cette même nuit les barbacanes que les ennemis avaient faites hors des murs.

Le lendemain nos ouvriers travaillèrent tout le jour à faire des échelles et d'autres machines, afin de monter à l'assaut de la place, le troisième jour. Sachant cela et le redoutant, les soldats en rupture qui étaient dans la forteresse, sortirent avec leurs armes la nuit suivante, comme pour se jeter sur notre armée, tous s'enfuirent ; plusieurs des nôtres les suivirent longtemps, mais ne purent les saisir.

Quant aux autres de nos soldats s'approchant de la place vers minuit, ils entrèrent de force et mettant le feu, ils brûlèrent cette forteresse et passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils trouvèrent ; que par toutes choses soit béni Dieu qui a livré les impies, quoique pas tous.

Après cela notre comte fit détruire jusqu'au ras du sol et tout autour les murs de la forteresse ; et ainsi fût pris et anéanti Casseneuil le 16<sup>ème</sup> jour avant les calendes de Septembre (17 ou 18 août 1214) à la louange de notre Seigneur à qui est honneur et gloire dans les siècles des siècles ....

Voilà textuellement le compte rendu qu'adressait Pierre de VAUX de CERNAY au pape Innocent III, ce qui d'ailleurs à part quelques petits détails, correspond à la tradition locale ; nos anciens ont toujours entendu dire que l'on avait dressé un grand bûcher au Mayne où l'on avait brûlé grand nombre d'hérétiques.

Il y a peu de temps, en faisant des travaux de restauration à l'internat StPierre, sous la chapelle de l'ancien couvent, on a découvert quelques squelettes placés dans tous les sens, ce qui laisserait supposer que ces victimes furent ensevelies sous les ruines du fort lorsque les troupes de Simon de Montfort s'en emparèrent.



Monsieur LACOMBE, déjà cité, s'inspirant de la tradition, écrit en 1819 que les assiégés firent deux autres sorties, l'une à Sauvaud et plus tard, la deuxième à Saint-Joseph, où il y périt beaucoup de monde de part et d'autre, ce qui expliquerait la grande quantité d'ossements découverts en ces lieux.

Ainsi ajoute-t-il dans sa MONOGRAPHIE, furent incendiés les édifices que Charlemagne avait élevés sur cette partie de la ville dite de la plaine, à Magiscat (route du Sendrous) (si toutefois 350 ans plus tôt, les Normands n'avaient pas tout brûlé) renversées et détruites les murailles d'enceinte de la ville principale.

Ainsi fut détruit le fort Saint-Jean situé comme il a été dit, à la porte orientale de la ville principale (actuellement annexe du magasin de chaussures de Mme Testut et maison de Mr. Max Fauvel).

Ces deux grosses tours encore élevées à trente pieds au dessus du niveau de la terre, formées d'énormes quartiers, indiquent de la manière la moins équivoque, quelle a dû être la puissance de ce boulevard alors que la poudre à canon était encore un mystère.

Ainsi furent rasés les forts parallèlement placés sur le bord du Lot destinés à défendre la ville de ce côté et ayant la destination de protéger le port de la ville. Ce port dont les décombres existent encore (n'oublions pas que c'est Mr. Lacombe qui fait cette description en 1819) était bâti d'énormes tuiles unies entr'elles par un ciment indélébile dont la ténacité tient du prodige.

Il s'avancait en avant du lit de la rivière et formait un circuit assez étendu pour y recevoir les barques et bateaux appartenant aux citoyens qui se livraient au trafic ou à l'action des échanges où ils étaient garantis de toute surprise de la part des forbans qui infestaient en ces temps toutes les rivières navigables.

Toutes les éminences de main d'homme dont je puis vous rendre compte sont celles qui faisaient face au levant de la ville et qui ont été aplanies pendant la période de la révolution.

C'était des cavaliers destinés à protéger la porte de la ville, à protéger aussi une petite porte adaptée aux murs d'enceinte qui servait de passage pour aller puiser de l'eau à une fontaine qui coulait au bas du rempart. (nous pensons que Mr. Lacombe veut parler d'une fontaine située à peu près au pied de la petite rue qui monte vers l'école Saint-Pierre, et qui va rejoindre la rue de la Fontaine).

En effet avant la construction du nouveau pont, il existait à cet emplacement, une pompe très usitée en attendant l'adduction d'eau dans les foyers, et que l'on appelait "al terroun" (à la fontaine) et plus anciennement, au siècle dernier, alors que par endroits, le fossé n'était qu'à demi comblé, on y descendait pour puiser de l'eau à cette source ; ma mère m'a souvent raconté qu'étant gamine, c'est-à-dire vers 1880, c'est là, comme beaucoup de personnes qu'elle allait remplir sa cruche d'eau à boire. (Refermons la parenthèse, et laissons Monsieur Lacombe continuer son récit).

- Je ne puis dit-il, vous donner aucun renseignement sur d'anciennes inscriptions ; seulement on trouva il y a environ 25 ans (vers 1794) dans les décombres du château de Pet-Neyrat, une pierre sur laquelle était une sculpture hiéroglyphique.

Le propriétaire qui la trouva ne sachant deviner le sens de ce symbole ni aucun de ceux qui pouvaient en faire l'explication, métamorphosa la pierre en un ange qui est resté exposé à l'inclémence de l'atmosphère jusqu'à ce que les caractères dont elle était empreinte ont été entièrement effacés.

Ce Pet Neyrat au couchant de la ville, aujourd'hui complanté en vignes et en arbres fruitiers, était suivant la tradition du pays couvert autrefois de maisons qui formaient un amphithéâtre au château placé au sommet du Mont.

On ne saurait en effet se faire illusion sur l'existence de plusieurs bâtiments sur ce coteau. Des tuiles de fabrique antique, des débris des murs qui ont été jadis des portions de maisons, trouvés par plusieurs cultivateurs des époques différentes, ne permettent pas le plus léger doute à cet égard. On ne saurait non plus se dissimuler qu'il a été placé sur la cime du même coteau un vaste édifice.

Cette vérité résulte des larges fondements qui ont apparu à diverses périodes aux yeux des propriétaires qui se sont livrés à des fouilles ... division dans la forme donnée à de grands corps de logis et à des tours. Leur ensemble formant un grand carré ont fait naître l'opinion que ces bases avaient supporté le faix d'un grand monument.

Il a été exhumé sur le lieu quantité de pierres sépulcrales de plusieurs dimensions, quelques unes grossièrement travaillées, quelques autres ayant un style moins barbare.

Il y a été extrait aussi de petites parties de vieilles armures consumées presque en entier par la rouille, et qui, tombées au pouvoir d'hommes qui ne les apprécieraient pas beaucoup sont perdues pour l'antiquaire à qui elles auraient pu fournir des documents précieux. Il se ferait peut-être une ample moisson d'objets d'antiquité sur les lieux si des recherches ad hoc, n'étaient pas hors de la portée d'un particulier ordinaire.

Il y avait dans le château des seigneurs de Casseneuil (actuellement internat St-Pierre) une masse énorme de chartes, d'anciens livres, de chroniques, que la torche du vandalisme de 1793 livra à un autodafé. J'ai ouï dire par plusieurs personnes que parmi cet amas de monuments historiques, se trouvait une charte en parchemin dont le rouleau avait un pied et demi de large ( 48 cm) sur une longueur d'environ 25 pieds (7 m 12 cm) qu'elle était écrite en latin, qu'elle contenait les statuts de divers souverains de Casseneuil.

On doit vivement regretter cette perte que les maux de nos temps modernes ont occasionnée. Point de doute que cet immense recueil qui remontait aux siècles les plus reculés, n'eût fourni une ample moisson à ceux qui sont chargés de la formation des archives des antiquités de ce département.

Peut-être que les recherches auraient donné des notions sur l'époque où Charlemagne avait habité Casseneuil et des renseignements précieux sur divers actes de ce prince : car il est présumable qu'on transféra lorsque les croisés s'approchèrent de nos murs, les archives du palais del Cassé ou Pallatium Cassilium dans le château de l'intérieur de la ville où elles étaient en plus grande sûreté.

*Vu par nous Sous Préfet à Villeneuve le 27 août 1819 le baron A. des Étangs.*

Ainsi se termine la monographie de Mr, Lacombe qui je le répète était maire de Casseneuil à cette date, et dont nous avons cité quelques extraits de son récit.

Le Pet-Neyrat qu'il a connu, était resté sensiblement le même jusque vers 1935-1940 : il était divisé en de nombreuses parcelles (mis à part les deux fermes situées sur le plateau et appartenant respectivement à Mr. Moron et Mr. Deluret) que possédaient quelques habitants de Casseneuil. Ils y récoltaient les légumes dont ils avaient besoin, et cultivaient leur vigne. Un chemin maintenant impraticable permettait aux charrettes tirées par des vaches de monter à environ cent cinquante mètres au delà de la villa de Mr. Lanioski.

Sur la droite à flanc de coteau, nous avons connu une agréable maison qu'au siècle dernier avait fait construire un couple désirant se retirer à Casseneuve, et avant la guerre de 1914, une femme âgée l'habitait encore. À sa mort cette maison laissée à l'abandon devint le refuge de quelques clochards, et finalement tomba en ruines, il n'en reste que peu de traces. On l'appelait en patois « chel Lizet ».

A l'extrémité du chemin qui était praticable pour les charrettes, nous arrivions à un jardin où était construit un petit chalet appartenant à Mr. Pronis, et plus anciennement avant la guerre de 14, à Mr. Marcel Senchou le créateur de l'Usine de conserves.

Au bas de ce jardin un sentier assez large continuait quelques mètres mais était coupé par divers éboulements de terrain ; les anciens nous ont toujours dit que c'était l'ancien chemin de Monclar avant qu'on ne taille dans le rocher la route qui plus bas longe le Lot. Mon grand-père se rappelait que dans sa jeunesse il avait vu fréquemment des hommes à cheval utiliser ce chemin qui plus loin passait près de ce cyprès que l'on voit encore à flanc de coteau en face la Nougarède.

Longeant le jardin précité, un sentier à l'époque relativement large mais où l'on ne pouvait passer qu'avec une brouette, nous permettait d'accéder sur le plateau où l'on retrouvait des chemins plus larges desservant les différents lots de terrain.

**R.**

**LABADE.**

( à suivre )

